



Le journal poétique de la guerre parisienne, dédié aux conservateurs du roy, des loix et de la patrie

<https://hdl.handle.net/1874/362762>

S V I T T E

D V

J O U R N A L

P O E T I Q U E


D E L A G U E R R E

P A R I S I E N N E .

Dedié aux Conseruateurs du Roy, des Loix, & de la Patrie.

Par M. Q. dit FORT-LYS.

S I X I E S M E S E P M A I N E .


 V S Q U E S à quand, Seigneur, ton courroux irrité
 Chastira-il celuy qui ne l'a merité ?

Auez-vous decretté de punir l'innocence,

Et au lieu de vertu establir l'insolence ?

Quoy ! voulez-vous sur nous, monstrez vos chastimens,

En destruisans nos corps qui sont vos bastimens ?

Non, grand Dieu, ce n'est pas ce que veut esperer

vostre peuple craintif ; qu'on veult desesperer.

L

Je ne veux point parler icy de l'Angleterre,
 Chacun fait ce qu'il peut pour deffendre sa terre
 Natale ; de l'effort que fait vn ennemy,
 Dés lors que l'on luy void son visage blesmy.
 Je ne parleray point de ce qu'on fit Dimanche
 A Monseigneur Molé ; car en ce lieu ie panche
 Du costé qu'il me faut tomber dans peu de temps,
 Ainsi que sur les fleurs d'vn gracieux Prin-temps :
 Je diray seulement que le vis de mes yeux,
 Sicré dans la Sorbonne Euesque de Bayeux ;
 Et qu'il faisoit beau voir cette ceremonie ;
 Car les diuins accords d'vne douce harmonie,
 Rauissoient les esprits de tous les assistans,
 En ployant les rochers des cœurs plus resistans.
 Et vn chacun disoit, contemplant sa posture ;
 Que Dieu l'auoit esleu en cette prelatüre.

Mais en ce mesme iour le Prouost des Marchands
 Avec les Escheuins, firent que les Chamberlans,
 Comme les Chefs d'Hotel ; entretiendroient la garde,
 Quoy qu'ils n'eussent vaillans qu'vne pointe d'Hallebarde ;
 Et que si ils manquoient huit liures Parisis,
 Ils payeroient d'amande, où leurs meubles faisis,
 Satisferoient pour eux ; Aussi-tost l'on vid vendre
 Au profit de d'aucuns ; ce qu'on auoit peu prendre
 Au logis d'vn Maçon, qui languissoit de faim,
 Et tout sa famille en attendant du pain ;
 Cëcy me fit horreur ; & ne me peus tenir,
 De former quelque plainte ; alors ie vis venir
 Vn tres-homme de bien ; disant, tout beau Messieurs,
 Vous faites-là vn traict qui n'est pas des meilleurs ;

Messieurs du Parlement, ny nos Messieurs de Ville,
 N'entendent pas qu'on ruine vne pauvre famille.
 Il vous faut adresser à ceux qui ont du bien.
 Et non pas à ses gens qui ne possèdent rien;
 Que vous fert d'affliger l'orphelin & la veufue,
 En vendant à l'encan cette chemise neufue?
 Rendez-leur mes amys; ie payeray pour eux,
 Et laissez viure en Paix, les pauvres mal-heureux.
 T'escoutois tout cecy; & dans ma fantaisie,
 Laborrois, en mon cœur, vne telle faisie;
 Et disois: ô grand Dieu, mettez fin à cecy,
 En enuoyant la Paix à ce Peuple icy?
 Le Prince de Condé enuoya vne lettre
 A Monsieur de Bouillon, afin de s'entremettre
 Enuers le Parlement, pour surseoir le Procez
 De ce bon Cheualier; qui commit cét excez,
 En iettant des billets és ruës de cette Ville,
 Et ainsi recogneu pour vne ame imbecille:
 Mais toutesfois la Cour sur le champ ordonna
 Que ses meubles seroient vendus pour ce fait-là,
 Et que la quantité qu'il auoit de vaisselle,
 Seroient bien-tost changée en especes nouvelles.
 Voylà ce qu'on luy fit pour luy monstrer comment
 On peut bien chastier vn traistre sans tourment.
 Monsieur le Mareschal de la Mothe-Houdancourt,
 Fut receu Conseiller honoraire en la Cour,
 Où apres auoir fait le serment eut seance
 Dedans le Parlement pour fruit de sa prudence.
 Mais, quel orage vient icy se faire entendre?
 Quoy! Soissons as tu eu quelque enuie de te rendre

Es mains de l'ennemy de tes chers nourrissons,
 En as-tueu l'enuie ? Ha ! non ? Tu es Soissons ?
 Le sçay que ta candeur illustre nostre France ;
 Que ton cœur te fait mal quand elle est en souffrance,
 Que si il pleut sur elle, il desgoute sur toy ;
 Que si elle parist, tu en as de l'es moy.
 Que si il te failloit d'un fer ouvrir ta veine,
 Tu ne t'en soucierois ; pour l'oster hors de peine.
 Que si elle vouloit habiter dans tes lieux,
 Tu y croyois tenir la nourrice des Dieux ?

C'est donc icy Soissons, qu'il faut que tute montre
 Vn miracle d'amour, en destruisant ce Monstre.
 Qui n'ayme que le sang, ne s'en pouuant souller,
 Mais qui sçait comme il faut les Autels souïller ?
 Nous sçauons dès long-temps que tu hays tous les traistres,
 Les ayans veu chez toy quelquesfois estre Maistres.
 Tesmoin le Marquis d'Ancre en qui l'on se fioit ;
 Mais seulement Paris prudent s'en meffioit ;
 N'estoit-il pas venu du cœur de l'Italie,
 Ainsi que cestuy-cy , pour abreger ta vie ?
 Te fies-tu à ces dits, non plus qu'en ces escrits ?
 Ne sçais-tu pas qu'il trompe en tout temps les esprits ?
 Et que son naturel n'ayme aucune personne,
 En seruant indiscret celuy qui plus luy donne ?
 Ha ! que tu as bien fait d'ainsi te comporter,
 Sans te laisser tout vif, à ce mal emporter ?
 Tes Maire & Escheuins , pensant vendre ta Ville,
 Ont vendu laschement l'honneur de leur famille.
 Puis que s'estant montrez en vers-toy si ingrats,
 Que de quitter ton lieu pour y placer des rats.

Qui

Qui n'eussent point cessé de ronger tes entrailles,
 En te faisant sentir l'aigreur des funeraillles.
 Dieu ne l'a pas voulu, pour te monstrier combien
 Il aime la vertu de tous ceux qui font bien:
 Puis qu'en te conseruant, il augmente ta gloire,
 Et veut que ton renom soit mis dans nostre Histoire.
 Permetts-donc que ma voix finisse ce discours,
 Afin de voir entrer en ce lieu du secours.

C'est vn petit Conuoy de quarante charrettes,
 De farines, de bleds, & de liqueurs secrettes,
 Que la Boullaye conduit de Chastres sous Montlhery,
 Estant de nos Bourgeois entierement chery;
 Car de ce quartier-là sans cesse il nous ameine
 Tousiours assez de quoy pour nous oster de peine.
 Monsieur le Duc d'Elbeuf avecque ses enfans,
 Vindrent de Charenton gaillards & triomphans;
 Le Chasteau de Vincenne avec sa garnison,
 N'auoit aucune enuie qu'il vint en sa maison:
 Car l'ayant attaqué; ie ne scay pas comment
 Il en peust eschapper si courageusement;
 Dautant qu'il se voyoit quantité d'ennemis
 Sur les bras, qui estoient tres-forts, & bien munis.
 Il ne perd point de temps, il tuë leur Conducateur,
 Avec plusieurs des siens, qui sentirent sa valeur;
 En contraignant le reste qui tenoient vn bon ordre,
 De se sauuer soudain en vn tres-grand desordre.
 Or dès le lendemain les troupes Mazarines
 Entrerent à Charenton, pour prendre des farines,
 Qui venoient de la Brie; ou bien pour enleuer
 De nostre Infanterie, quelque part ou quartier;

Mais on les repoussa d'une si vive sorte,
 Qu'ils n'eurent pas loisir de sortir par la porte
 Qui les avoient sans bruit, si bien laissez entrer,
 En gagnant les jardins qu'ils peurent rencontrer.
 Ils ne laisserent pas de brusler deux maisons,
 Abandonnant le lieu ainsi que des coyons.
 Montreuil est le vray lieu de leur despartement,
 Qui fut à cét abord pillé entierement.
 Ce Bourg leur fournissoient la contribution :
 Mais pour mieux les ruyner firent cette action.

Messieurs les Gens du Roy ayant eu passeport
 A Saint Germain en Laye arriuerent à bon port.
 Nos ennemis, amys, tesmoigne l'esperance,
 De voir en les voyant le repos dans la France.

Cependant vn grand bruit vint frapper nos oreilles,
 Qui iamais ne fut creu ; Sçachant bien que les veilles
 Du Duc de Longueville n'avoient autre dessein,
 Que de faire loger la Paix dans nostre sein.
 Mazarin disoit-on, le fera Connestable,
 En luy donnant l'espée. Il est trop ferme & stable ;
 Son cœur ne peut commettre vne lasche action,
 Il est pour nostre Roy, & pour la nation.

Ah ! mal-heur ? qu'est-cecy, seroit il bien possible,
 Que Cohon fut retif ? Non, il est impossible ?
 Quoy ! seroit-il bandé contre nos Citoyens :
 Quoy ! veut-il ruyner les bons Parisiens ?
 Ha ! c'est par trop parler, d'une nuisible affaire ?
 Toutesfois ie ne veux en cét endroit me taire ;
 Il est traistre, on le sçait, plus que suffisamment,
 Car Mazarin, son cœur, possède puissamment,

Il luy faisoit sçauoir, ce que dans cette Ville
Se passoit tous les iours; n'estoit-il pas habille?
Jamais on ne l'eust dit; Qu'un homme de sçauoir
Eust manqué en ce point, à son pieux deuoir,
Pour plaire à l'ennemy capital de la France,
Au lieu de la tirer de sa peine & souffrance.
Et l'Euesque de Aire seroit son compagnon;
Si l'un fut né Mançeau, l'autre estoit Bourguignon.
De Laune en fut aussi, & tous les trois ensemble,
Firent si bien leur ieu, que nostre Paris tremble,
Et craint fort que l'effet de leurs mauuais desseins,
Ne fasse pas tomber les armes de leurs mains.
Toutefois, nos Messieurs, d'une sainte Prudence,
Les firent arrester en toute diligence;
Afin de s'enquister de leurs faits odieux,
Qui font rougir la terre, & offensent les Cieux.

Leopold cependant enuoye de sa main,
Vne lettre esritte encontre Mazarin,
Remonstrant à la Cour sa noire trahison,
Exhortant de chasser loing de nous ce poison,
Qui si subtilement s'emparoit de nos veines,
En nous faisant souffrir des langoureuses peines.
Aussi. tost l'on nous dit, le Sieur de Noirmontier,
Est vn vaillant Soldat qui sçait bien son mestier;
Car il a emmené de l'abondante Brie,
Des bleds, & des farines à sa chere Patrie;
En grande quantité; sçauoir quatre à cinq cens
Charrettes; & dompta tous les empeschemens
Que luy fit de Grancay, qui tira de Corbeil,
Et de Lagny aussi; auant que le Soleil.

Parut sur l'Horizon. Vn nombre de Soldats
Mazarins obstinez au milieu des combats.
Ils vindrent en quantité; mais en petite troupe
Ils sceurent retourner, au point de leur deroute.
Le Prince de Marillac, d'un coup de Pistolet
Fut blessé, & le Comte de Rosan d'un mousquet,
L'un fut frappé au col, & l'autre en la cuisse,
Sans danger toutesfois, & sans qu'aucun perisse.
Le Marquis de Vitry y monstra son courage,
Et nos Officiers qui parfirent l'ouvrage.

Resioiys toy Paris, dresse des feux de joye,
Le Ciel pour leurs forfaits vne Paix il t'enuoye,
Le travail ne doit plus affoiblir ton franc cœur,
Tu ne seras vaincu; ains tu seras vainqueur,
Ton Roy reuiendra tost, avec toute sa Cour,
On ne parlera plus de sang; mais de l'amour;
Nos Princes genereux, delaisseront les armes,
Et on ne verra plus près de toy des Gensd'armés;
Chacun trouuillera, & viuant tres-content,
On n'ira plus garder les portes si souuent;
Le bon temps reuiendra; & la noble Journée
Qui nous a dés long-temps promis vn Hymenée:
Capable d'appaiser les cœurs audacieux
Qui menassoient, dans peu, d'aneantir ces lieux.

A PARIS,

De l'Imprimerie de la veufue d'ANTHOINE COYRON, rue d'Escoffe,
aux trois Cramailliers.

ocn 900899768 (dl 2)